

Extrait du FAKIR | Presse alternative | Edition électronique

<https://www.fakirpresse.info/Prolos-intellos-qu-est-ce-qui-839.html>

Prolos, intellos : qu'est-ce qui coince ? (1)

- Articles -



Date de mise en ligne : lundi 6 avril 2015

Copyright © FAKIR | Presse alternative | Edition électronique - Tous droits

réservés

**Quand la première boîte de la région ferme à côté de chez soi, c'est une sacrée secousse, non ?
Quand 1173 gars du coin se retrouvent sur le carreau, ça doit tonner et tanguer chez les élus,
pas vrai ? Quand un bastion prolétaire s'écroule, le fer de lance des luttes dans le coin, ça fait
vibrer et chialer les militants ?**

Eh bien non.

On s'en fout.

La vie continue comme avant.

Alors, on revient sur le cas Goodyear à Amiens : que s'est-il passé ?

Et surtout : que ne s'est-il pas passé ?

Pourquoi cette apathie ?

**Parce que, même à l'échelle d'une ville, deux classes se sont tournées le dos, incapables de
s'allier. Un peu à l'image du pays...**

*« C'était pas le but de notre vie, quand on est nés, quand on a fait des études, d'entrer chez Goodyear, n'empêche
que dans le travail, dans la lutte, on a construit des liens, comme une famille, et qui remplace parfois la famille quand
des fois ça va pas bien. Et là, avec la fermeture, notre combat le plus dur, c'est après, c'est maintenant, parce qu'on
va prendre un sacré coup dans le museau. »*

Ce samedi 18 janvier, les Goodyears, leurs femmes et leurs enfants sont rassemblés devant l'Hôtel de Ville. Micro
en main, Mickaël Wamen, le délégué CGT, délivre son chant du cygne après six années de bagarre.

*« On est venus ici, à Amiens, pour bien montrer ça : on s'est battus autant qu'on a pu. On a défendu notre peau
jusqu'au bout. Nous, au moins, on aura prouvé qu'on en a dans le falzar, et on va continuer à se battre. On va faire le
tour des boîtes, on va fédérer les salariés qui vivent avec une épée de Damoclès au-dessus de leur tête, parce que
nous, on est de la génération Florange, génération Molex, génération Continental, et j'en passe encore. Parce que
les seuls qui luttent vraiment, aujourd'hui, c'est le Medef. »*

Le candidat socialiste à la mairie montre sa trogne, vient serrer quelques louches. J'observe la foule, que des
ouvriers de la boîte, presque. On compte peu, voire pas, d'Amiénois lambda, même les militants habituels sont rares.

*« Depuis un mois, c'est un exploit : il n'y a plus d'accidents du travail ! (Rires et applaudissements.) Mais y en
d'autres, d'accidents, y en a qui viennent en pleurant, y en a qui noient leur tristesse dans l'alcool... Y a pas à
condamner, plutôt à aider. Et à l'avenir, il faudra beaucoup s'aider.*

« Je voulais vous dire ça pour finir, les Goodyears : je vous aime ! »

Le cortège, pas vraiment funèbre mais sombre, s'ébranle dans la grande artère piétonne. Cent mètres plus loin, à
peine, place Gambetta, on tombe sur un autre rassemblement : *« Nous sommes tous des femmes espagnoles »*,
déclare un jeune gars dans le mégaphone, redoutant que *« l'Europe en revienne au temps de Franco »*. C'est ici que
flottent les drapeaux de l'Unef, du PCF, des Verts, et qu'est installé le camion de l'Union départementale CGT. C'est
ici qu'on retrouve nos copains, à cheveux plus longs, étudiants sympathisants, jeunes filles pétillantes - avec qui, au
passage, on échange bises et poignées de mains.

« El pueblo unido jamas sera vencido » proclame une affiche, en grand. Mais justement, les deux manifestations ne
s'unissent pas, les Goodyears poursuivent leur chemin sans être ralliés, peuple vaincu. Ils passent alors au milieu
des chalands qui, de H & M à Naf-Naf, de Minelli à Etam, continuent insouciantes leurs bonnes affaires, soldes oblige.



Pourquoi cette indifférence ? je me demande, tandis qu'on marche. Durant six années, les Goodyears ont résisté à une multinationale, tant bien que mal, dans la rue et devant les tribunaux. Sous l'ère Sarkozy, puis Hollande, ils ont dit « non » à une régression sociale. Et pourtant, derrière eux, ils n'ont pas entraîné la France, ils n'ont même entraîné la France de gauche, et même à Amiens la bataille ne s'est pas étendue, cantonnée à l'usine, même l'Amiens de gauche ne s'est pas réveillé.

Que s'est-il passé ?

Ou plutôt : que ne s'est-il pas passé ?

Qu'a-t-il manqué ?

Comment la plus grosse entreprise de la ville, et même de la région, 1173 emplois, a-t-elle pu fermer sans un sursaut, ni des élus ni de la population ?

Percer ce mystère d'apathie, c'est comprendre, un peu, beaucoup, le blocage, les obstacles, parmi les progressistes, aujourd'hui, dans le pays.